

# ENTRETIEN

**Raymond Aubrac**

“La résistance,  
c’est une espérance  
active”

**“C’est compliqué la vie. On a cinq ou six décisions importantes à prendre. Alors, comment on les prend ?”**

**Toute la vie incroyablement riche de Raymond Aubrac est une réponse obstinée, acharnée et optimiste, à cette question : il faut décider et agir en restant toujours parfaitement fidèle à ce qu’on est.**

**Propos recueillis par  
Marylène Cahouet  
et Anne-Marie Jacquin**



### Plutôt que de parler du passé : que pensez-vous de ce qui est à l'œuvre dans les pays arabes ?

J'ai vécu au Maroc cinq ans. Je m'y suis occupé d'irrigation sans pour autant adhérer à la politique du gouvernement. J'apportais mon aide technique, mon métier, pour aider les paysans à vivre mieux et, ce faisant, leur donner plus de possibilités de se battre.

Plusieurs facteurs, à mon sens, expliquent la situation des pays arabes. D'abord la crise actuelle provoque partout des dégâts sociaux et économiques. Fondamentalement, dans ces pays, il y a une question de générations nouvelles, comme en 1968 en France. Le Maroc, la Tunisie, l'Algérie... sont des pays où des efforts d'éducation ont été faits. Mais on ne propose rien à cette jeunesse éduquée qui a soif de liberté, qui cherche à s'exprimer, qui a besoin d'alternative.

Par ailleurs, nous sommes face à l'inconnu. Les mouvements de libération essaient de se débarrasser des dictatures, qui ne laissent aucune structure politique, sociale... derrière elles. Comment reconstruire après la chute des gouvernements ? Ces pays sont tous différents. Il faudrait pouvoir étudier aussi leurs interactions. La Libye a des frontières avec la Tunisie et le Maroc notamment : que se passe-t-il à ces frontières ? C'est très compliqué. Mais, incontestablement, ce mouvement de liberté nous attire. La Libye, c'est le pétrole : qu'on ne nous dise pas le contraire ! C'est très complexe. Le pétrole attise les convoitises. Alors, pour parler de l'intervention en Libye, ce que nous devons retenir, c'est que c'est un geste de la communauté internationale. Nous avons actuellement deux outils majeurs : la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et la Cour Pénale Internationale et il faut les utiliser.

### Vous avez joué aussi un rôle important au Vietnam. Êtes-vous sensible au problème palestinien ?

Il me semble que j'ai toujours cherché à avoir un regard politique sur les choses... J'ai connu Hô Chi Minh après la guerre et nous avons sympathisé. Je l'ai hébergé lors d'un de ses séjours en France. On m'a demandé de faire le messenger entre Kissinger et Hô Chi Minh pendant la guerre du Vietnam. C'était une situation peu commode : dans le Vietnam de 1967, essayer de nouer le dialogue... Immanquablement, j'étais considéré comme l'agent du camp adverse des deux côtés.

Pour la Palestine, le problème est né en 1948, quand les Nations Unies ont décidé la création d'Israël. C'est une responsabilité fondamentale que l'ONU doit endosser. Et seule la communauté internationale peut dénouer le conflit. Certes, l'ONU continue à aider la Palestine, notamment dans le domaine de l'éducation, qui atteint dans ce pays un niveau très élevé. Mais actuellement, on est face à deux communautés qui ont peur, et c'est cette peur, qui suscite bien sûr le terrorisme, qu'il faut éradiquer. Les Nations Unies ont les moyens de régler la situation, les outils existent. Le secrétaire général a l'obligation de saisir le Conseil de sécurité quand la paix internationale est menacée. Si on ne fait pas un effort pour comprendre, on reste dans le tunnel.

Le terrorisme c'est l'arme des faibles contre les plus forts. On ne peut pas justifier la force militaire d'Israël comme une défense contre la Shoah, comme on ne pouvait pas croire non plus Kadhafi quand il se présentait comme un bastion contre le terrorisme. Je le dis avec force : mon père et ma mère sont morts assassinés à Auschwitz. C'est pour cela que j'aime la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Il faut s'abstraire des passions, exercer sa raison et donner le sentiment de la justice.

### Que dites-vous dans les écoles quand on vous sollicite pour évoquer la Résistance ?

On m'écoute poliment et je dis clairement ce que je pense. Dans les établissements scolaires, je viens rompre la monotonie. Chaque fois, l'enseignant retrace ma vie et j'ai l'impression d'entendre mon éloge funèbre ! J'évite de donner une image noire de la Résistance. Je n'insiste pas sur les tortures. Mon intervention n'est jamais une suite d'événements tragiques. Je dis qu'avec tous mes camarades, nous étions intimement persuadés qu'agir comme nous le faisons servirait à quelque chose. La Résistance, c'est une espérance active. C'est le fil rouge de tout mon discours. Je veux faire passer un message à ces jeunes : « Vous avez des difficultés, mais si vous baissez les bras, vous avez toutes les chances d'être battus ». Le Résistant est un homme engagé. Il y a quinze

1 *Passage de témoin*, éditions Calmann-Levy.

2 Editions Odile Jacob, 2000.

3 Raymond Aubrac : *résister, reconstruire, transmettre*, Seuil, 2011.

ans, les élèves posaient des questions sur cette période d'histoire comme s'il s'agissait du Far West. C'est fini aujourd'hui : la question sur l'engagement est permanente. Elle croise leurs préoccupations et l'effet est toujours positif. Je me souviens d'une réunion rassemblant plusieurs écoles. Avant d'intervenir, j'interrogeais trois ou quatre jeunes. Toujours la même réponse : « Les études ne servent à rien. De toute façon, je serai chômeur... » Je leur ai alors tenu le discours de l'engagement. Et les choses deviennent différentes. S'engager c'est parier sur l'avenir et accepter le risque.

Il y a quelque chose que je n'ose pas dire aux jeunes : les Juifs avaient plus de chance de survivre quand ils étaient engagés. S'engager, pour eux, c'était le bon pari. En conclusion, j'aime bien quand je suis invité pour la seconde fois dans un établissement. C'est la preuve que j'ai eu un impact précédemment. À mon âge, c'est un grand privilège de rencontrer deux générations. Je me sens tenu de répondre. Ce que j'ai vécu ne m'appartient pas.

**Vous venez de publier un livre avec votre petit-fils. Vous insistez sur l'importance de la transmission entre générations.**

Oui. Et depuis, je suis « empoisonné » par les journalistes ! Renaud, mon petit-fils, me téléphone régulièrement depuis 20 ans : « Faut qu'on parle », dit-il, et il vient. Nous parlons du passé, de l'actualité, de la crise... et l'idée est venue de faire un livre de ce dialogue<sup>1</sup>.

Il y a une douzaine d'années, j'ai écrit un livre de souvenirs *Où la mémoire s'attarde*<sup>2</sup>. Puis des années plus tard, un journaliste, Pascal Convert, m'a proposé de raconter ma vie, avec comme repères les trois axes de mon existence : résister, reconstruire, transmettre. Il est venu 300 heures à la maison pour m'écouter parler ! Cela a produit un livre<sup>3</sup>, et m'a rendu un énorme service, car j'ai appris des choses sur moi-même...

**Vous dites dans votre dernier livre que le marxisme continue à être une bonne grille de lecture du monde...**

Entendons-nous bien. Il est toujours dangereux d'extraire une phrase de son contexte. Marx, évidemment, ne parle pas de la bulle financière. Mais la théorie marxiste de la plus-value, créatrice de ri-

## LES DATES IMPORTANTES

### 31 juillet 1914

Naissance de Raymond Samuel à Vesoul

### 1937

Ingénieur de l'École des Ponts et Chaussées

### 14 décembre 1939

Mariage avec Lucie Bernard

### 1940

Engagement dans la résistance

### 15 mars 1943

Raymond Aubrac est arrêté par la police lyonnaise. Il est libéré le 10 mai.

### 21 juin 1943

Il est arrêté par la Gestapo à Caluire, avec Jean Moulin et emprisonné à la prison de Montluc.

### 21 octobre 1943

Il s'évade pendant son transfert de l'École de santé militaire à la prison grâce à une opération montée par Lucie.

### 1943

Déportation et l'assassinat à Auschwitz de ses parents et de son frère Paul.

### 9 février 1944

Part à Londres avec Lucie et son fils Jean-Pierre. Sa fille Catherine naît quelques jours plus tard.

### 6 août 1944

Nommé Commissaire régional de la République pour la Provence et la Côte d'Azur. En octobre, il ordonne la réquisition de quinze entreprises comprenant au total 15 000 ouvriers.

### Été 1946

Les Aubrac hébergent Hô Chi Minh durant son séjour en France. Naissance d'Elisabeth, dont Hô Chi Minh sera le parrain.

### 1948

Crée le BERIM (Bureau d'études et de recherches pour l'industrie moderne), qui travaille surtout avec les pays de l'Est de l'Europe et la Chine.

### 1958

Conseiller technique au Maroc, où il développe notamment la culture de la betterave sucrière.

### 1964-1976

Directeur à la FAO à Rome.

### 1967

Contacts avec Henry Kissinger. Aubrac intervient autant que possible en faveur de la paix au Vietnam.

### Juillet 2003

Participe à l'appel « Une autre voix juive », qui regroupe des personnalités juives solidaires du peuple palestinien, pour une paix juste et durable au Proche-Orient.

### Mars 2009

Membre du comité de parrainage du Tribunal Russell sur la Palestine

Extraits du livre de Pascal Convert *Raymond Aubrac. Résister, construire, transmettre*, paru en mars 2011 au Seuil :

« Et puis un jour, il a fallu choisir : soit on partait, soit on restait. Alors on a tenu un conseil de guerre à deux et on est arrivés à la constatation rapide que les États-Unis étaient là pour un bout de temps et que le petit jeu qu'on venait de commencer avec quelques camarades, qui va s'appeler la Résistance dans quelques temps, n'allait pas durer très longtemps. »  
p. 69

« On n'avait rien, et il fallait organiser des groupes de jeunes dans des endroits par définition inaccessibles, inhospitaliers. Mais cela a eu une énorme influence sur l'opinion publique : à partir de ce moment-là, toutes les familles se sont senties concernées, surtout dans le monde paysan. Le monde paysan avait jusque-là subi l'occupation dans des conditions meilleures que le reste de la population : il était un peu protégé et le discours de Pétain était très adapté à la population paysanne. Et puis le STO est arrivé et tout le monde a été très touché, y compris les jeunes paysans. Alors d'emblée ça a eu pour conséquence de résoudre en grande partie le problème du ravitaillement des maquis alors qu'il nous semblait insoluble. Il restait à régler l'encadrement, le logement, l'armement, des problèmes énormes hors de notre portée. » p. 129

« Sur les problèmes des partis, il y a eu de grosses discussions. En majorité, on était contre les partis. Et on était contre les militaires. On était contre les gens qui nous avaient foutu dans la merde. » p. 144

« Il y a quelque chose qu'il faut garder à l'esprit : on s'attend à être arrêté. Et c'est très important. Autrement dit, il y a une surprise mais il n'y a pas un choc insurmontable. Ce n'est pas le tremblement de terre définitif. Tous les résistants s'attendaient à être arrêtés, ils avaient un peu préparé leurs réflexes. On ne perdait pas la tête. »  
p. 161

chesses, est toujours d'actualité. Les bénéfiques viennent toujours de la plus-value. On peut acheter n'importe qui, n'importe quoi, des entreprises, des services publics, pour placer des capitaux. Regardez en France, une partie de la santé est gérée par des capitaux privés. En Afghanistan, 40 % des soldats américains sont payés avec des capitaux privés. Le capitalisme a la nécessité de maintenir les États dans une situation de pauvreté pour les obliger à vendre « les bijoux de famille ». C'est pour cela qu'il faut se battre, et prioritairement sur deux fronts : l'augmentation des salaires et la défense, l'amélioration des services publics.

### Avec ces deux revendications, vous venez de rappeler deux grands axes du programme du Conseil National de la Résistance.

Oui, car pendant la guerre, nous nous battions et nous discussions de l'avenir en même temps. Les deux choses sont inséparables. De fait, il y avait deux écoles. Par exemple, quand nous recevions des armes, certains étaient d'avis de les utiliser immédiatement pour s'entraîner, attaquer, alors que d'autres préféraient les stocker en vue du débarquement. Les uns étaient pour l'action immédiate (les communistes surtout), les autres (Londres, de Gaulle) pour le stockage. Ces derniers ont changé d'avis. La coupure idéologique était nette : en 1942, on aurait pu en arriver à une guerre civile entre communistes et non communistes. Nous avons senti la menace et c'est l'unité de la Résistance qui nous a sauvés. C'est un phénomène unique en Europe. L'année 1941 a été déterminante. Se sont succédés les préparations d'Hitler pour envahir l'Angleterre, l'attaque contre l'URSS, Pearl Harbour... À la fin de 1941, la guerre change complètement. On sent qu'on peut battre les Allemands. De Gaulle, fin stratège, découvre la résistance intérieure. Il faut donc s'unir à la base. Je veux rappeler l'importance des journaux clandestins, qui ont servi incontestablement à créer le mouvement de la Résistance. Ils ont contribué à créer des chaînes de militants, du rédacteur à l'imprimeur, du « convoyeur » au lecteur. En 1941, on dénombrait 1 200 titres. Jean Moulin avait la responsabilité de l'unification du mouvement.

« L'armée secrète » est le nom donné au regroupement des branches militaires des différents mouvements. Je suis à l'époque responsable d'un secteur paramilitaire. Ce fut chose facile car j'avais besoin de me retrouver avec les autres. Pour les journaux, ce fut plus compliqué à cause des différences idéologiques. Mais Jean Moulin était persuasif, convaincant, et il y est parvenu.

Le CNR a constamment lié le combat présent à l'avenir. Les discussions n'ont pas manqué, notamment sur la place des partis politiques et un accord a pu se faire, sauf sur deux points : le vote des femmes et la colonisation. Dès 1943, il y a eu un gouvernement clandestin à Paris, avec un travail intellectuel important et un contact constant avec Londres et Alger. Il y avait à la fois le CNR (les représentants des syndicats, des partis politiques, des résistants) et la délégation générale. Jean Moulin avait les deux fonctions. Elles ont été distinguées après lui.

### En 1944, vous êtes nommé Commissaire de la République à Marseille pour la région Provence Alpes Côte d'Azur. N'avez-vous pas la nostalgie de cette expérience ?

Cela était dur. Je n'étais pas préparé à cela. D'ailleurs, personne ne l'était. Je me sentais incapable de faire face à une telle

mission. Quand j'ai dit cela à de Gaulle, il m'a répondu : « Vous n'êtes pas le seul »...

Il y aurait un travail à faire par les historiens sur la période de juin 1944 à février 1945. En 1944, il n'y avait plus d'histoire de France. Tout était décentralisé. De Gaulle parle mais ne gouverne pas. C'était la décentralisation pour tout, le droit de grâce par exemple. Les 18 commissaires échangeaient leur expérience et nous pensions à un gouvernement fédéral pour l'avenir. Il y a des centaines de monographies sur la période ; il serait intéressant d'analyser les différences entre les régions et les points communs.

Quand j'ai été remplacé brutalement en janvier 1945, ma première réaction a été de dire « Ouf ! ». J'ai des souvenirs de fatigue inhumaine. La tâche était immense. Nous avions un mot d'ordre : « La vie civile doit rester aux mains des Français ». Parmi mes missions, il y avait la reconstruction du port de Marseille, détruit à 65 % car Marseille a constitué une grande base de débarquement américaine. Il faut faire redémarrer les entreprises. Certains patrons sont en fuite, d'autres en prison. J'utilise la loi de juillet 1938 sur la réquisition des usines en temps de guerre. J'y ajoute un paragraphe qui organise un conseil consultatif de gestion de six personnes, où siègent, à part égale, les représentants des actionnaires et ceux des salariés : un ouvrier, un technicien et un ingénieur. Je réquisitionne 15 entreprises. Les directeurs sont nommés par le Commissaire de la République. Se développe ainsi un mouvement de cogestion. Mon successeur ne pourra pas revenir en arrière et les réquisitions se poursuivront jusqu'en septembre 1947. Ce modèle économique permettait des résultats remarquables mais son contenu politique était explosif.

« Le meilleur conseil que l'on puisse donner à quelqu'un qui risque d'être arrêté, c'est d'apprendre de la poésie. La poésie que l'on connaît par cœur, personne ne peut vous l'enlever et on peut s'en servir à n'importe quel moment. "Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal..." C'était une évasion spirituelle. » p. 198

« C'est compliqué la vie. On a cinq ou six décisions importantes à prendre. Alors comment on les prend ? Quelquefois il y a une urgence liée au contexte. Mais on ne prend pas une décision uniquement à cause du contexte. On prend la décision à cause de ce que l'on est. » p. 288

« Depuis 1943, je sais que chaque journée c'est du rab. Ça aide, même à affronter le général de Lattre de Tassigny, même à affronter de Gaulle. Vous devez mourir en 1943, et puis il va encore s'écouler 60 ans. Je ne perds jamais ça de vue, cela m'a aidé tout le temps. » p. 263

« Je me rends bien compte que je ne suis qu'un rouage dans une affaire complexe, mais quand j'arrive à obtenir une déclaration du pape pour arrêter les bombardements des digues du fleuve Rouge, je ne peux m'empêcher d'en éprouver une certaine satisfaction, même 40 ans plus tard. Cela justifie beaucoup de langue de bois, beaucoup de voyages... Si les digues avaient été détruites, un mascaret aurait fait des centaines de milliers de victimes parmi les paysans du delta. » p. 565

« Il faut être optimiste, c'est cela l'esprit de la résistance. C'est une chose qu'on ne dit pas assez. Tous les gens qui se sont engagés dans la résistance ou avec le général de Gaulle, ce sont des optimistes, des personnes qui ne baissent pas les bras, qui sont persuadés que ce qu'elles vont faire va servir à quelque chose. Il faut avoir confiance en soi, être optimiste et croire que ses combats sont utiles. » p. 674

« Je ne suis pas naïf. Il y aurait beaucoup moins d'écoles au nom de Lucie si elle s'était appelée Lucie Samuel et non Lucie Aubrac. » p. 684